



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2019

LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS

un film d'Aude Léa Rapin

Les films du Worso présente



Adèle Haenel Jonathan Couzinié Antonia Buresi

LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS

un film d'Aude Léa Rapin

85 min – France, Belgique, Bosnie-Herzégovine – 2019 – 1.85 – 5.1

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet

75017 Paris

Tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

LE 30 SEPTEMBRE

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Stanislas Baudry

34, boulevard Saint-Marcel

75005 Paris

Tél. : 06 16 76 00 96

sbaudry@madefor.fr

A photograph of three people sitting on a couch in a room. The room has a light blue wall with several animal heads mounted on it. A round clock is on the wall to the right. The people are looking down at papers on the couch. There is a fruit basket on the couch. A white lace curtain is on the left. A duck figurine is on a table to the right.

SYNOPSIS

Dans une rue de Paris, un inconnu croit reconnaître en Joachim un soldat mort en Bosnie le 21 août 1983. Or, le 21 août 1983 est le jour même de la naissance de Joachim ! Troublé par la possibilité d'être la réincarnation de cet homme, il décide de partir pour Sarajevo avec ses amies Alice et Virginie. Dans ce pays hanté par les fantômes de la guerre, ils se lancent corps et âme sur les traces de la vie antérieure de Joachim.

ENTRETIEN AVEC AUDE LÉA RAPIN

Pouvez-vous d'abord retracer votre parcours de cinéma ? Quelle spectatrice étiez-vous plus jeune et quel a été votre cheminement vers la réalisation ?

Le cinéma est arrivé très tard pour moi, en tant que cinéphile et que cinéaste. J'ai grandi dans un village de la campagne vendéenne, on n'avait pas la télé, pas de salle de cinéma à moins de 45 mn de voiture. Mon père, qui était prof d'anglais, nous interdisait d'aller voir les films en version doublée : on ne regardait donc pas grand-chose en dehors des cassettes VHS de dessins animés qu'il ramenait d'Angleterre, et des comédies françaises de Noël. J'ai découvert le cinéma très tardivement, après le lycée.

Quand vous étiez étudiante ?

Au lycée j'ai surtout découvert le théâtre. Et j'ai arrêté les études après le Bac. Je rêvais d'écrire mais j'étais dyslexique et pas du tout à mon aise dans le système scolaire. Agnès Varda disait qu'elle avait grandi tellement loin du cinéma que ça lui avait donné beaucoup de culot pour se lancer dans son premier film. J'aime beaucoup cette idée et je pourrais dire exactement la même chose.

Qu'avez-vous fait après le Bac ?

Je suis partie dans les Balkans. À 18 ans, je gardais un souvenir marquant de la guerre de Bosnie. Plus jeune, je l'avais suivie en regardant les JT chez mes grands-parents, sans toujours bien la comprendre, et elle avait en quelque sorte accompagné mon enfance. Je voulais voir Sarajevo et c'est un voyage qui a duré dix ans.

Qu'avez-vous fait durant cette période et comment en êtes-vous arrivée au cinéma ?

Au départ, il y a une anecdote. Mon point de chute en Bosnie était Francis Bueb, qui avait créé le Centre André Malraux à Sarajevo et dont l'histoire était comme une légende pour moi. Lui et Susan Sontag. En arrivant là-bas après mes trente heures de voyage, je sonne au Centre et c'est Jean-Luc Godard qui m'ouvre, dans un nuage de fumée de cigare. Je n'avais jamais vu un film de lui mais sa tête me disait quelque chose. Francis Bueb me dit « Jean-Luc passe la soirée à la maison, t'as qu'à venir aussi », et je me suis retrouvée avec eux, sans rien savoir de leur monde. Cette soirée a infusé en moi, c'est comme si j'étais venue à Sarajevo chercher ce que j'ai trouvé en sonnant à cette porte. L'envie de culture, l'envie de voir des films, l'envie d'avoir accès à des discussions passionnantes et passionnées.

Comment s'est opéré le passage à l'acte vers la réalisation ?

Ça a mis dix ans, j'avais besoin de poursuivre mon « école de la vie » en quelque sorte. Au début des années 2000, la Bosnie orientale (Serbe) s'ouvrait, on pouvait accéder à Srebrenica, passer au Kosovo, j'ai voyagé, rencontré des tas de gens (journalistes, humanitaires...). Je trouvais du travail comme ça, des petites missions, sans calculer ce qui m'arrivait. J'ai travaillé avec les Bosniaques, les Serbes, dans le monde de l'art, ça m'a évité les pensées trop binaires. J'ai travaillé comme vidéaste. Et puis soudain j'ai senti que ma vie pouvait basculer à un endroit qui ne me convenait pas. De retour à Paris, j'ai réalisé que toutes ces années à observer la vie des autres m'avaient donné la nécessité de raconter mes propres histoires. Je me suis lancée dans le concours de l'Atelier scénario de la Fémis sans trop savoir où j'allais. J'ai eu la chance de tomber sur Jean Bréhat qui était président du jury (ndr : et producteur au sein de 3B Productions) et qui m'a donné ma chance.

On comprend que LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS vient entre autres de votre expérience bosno-serbe. Mais d'où vient le reste, l'histoire de réincarnation ?

Un sans-abri croisé dans une rue près du marché d'Aligre, comme dans le film, avait trouvé une manière originale de gagner sa vie et d'intéresser les passants :

leur raconter une histoire sur eux en les déroutant. Je l'ai écouté pendant deux ou trois jours et l'histoire de la réincarnation est venue de là. Cela s'est croisé avec une autre histoire, un documentaire que j'ai tourné sur une femme de Srebrenica, Hajra Catic. Elle avait reçu une mystérieuse carte anonyme qui lui décrivait le lieu où était mort son fils, Nino, tué pendant le génocide. Elle le cherchait désespérément et voulait l'enterrer dignement. Cette dame luttait contre un cancer, elle était épuisée, elle m'a confié la carte et m'a chargée d'aller retrouver le corps de Nino dans les montagnes de Srebrenica. On parlait sur les traces d'un inconnu, qui avait à peu près notre âge, 23 ans, dans un pays qui ressemble au nôtre – car la Bosnie n'est pas au bout du monde. C'était un travail intense sur le deuil, la mort, je parcourais des champs de mines avec un éclaireur muni d'un détecteur. Cette quête a couru sur un an de ma vie, elle a abouti à un film, NINO'S PLACE (2010). Et puis un jour le mystérieux envoyeur de la carte s'est présenté à moi. Cette rencontre m'a beaucoup émue, c'était un survivant du génocide qui avait pris une balle dans la gorge, il pouvait à peine parler. Ça m'a rappelé cette phrase de Rivette qui disait qu'un film porte toujours en lui le documentaire de son tournage. Je trouve ça très juste. Ce documentaire et l'histoire du sans-abri m'ont hantée au point de me lancer dans l'écriture des HÉROS. L'idée de la



proximité avec la mort est encore plus évidente dans un pays comme la Bosnie où planent les fantômes errants d'une guerre récente, comme s'il n'y avait jamais de fin à la fin d'une guerre. Tout ça m'a donné l'idée d'un film où le personnage s'embarque pour se confronter à sa propre mort sans trop savoir où il met les pieds.

C'est cette idée que vous avez proposé à la productrice Sylvie Pialat ?

Oui et on s'est dit tout de suite deux choses. On s'est rencontrées en octobre et on a décidé de tourner en Bosnie en juillet, ce qui signifiait écrire très vite un scénario pour financer le film à partir du mois de janvier. Je voulais en effet adosser le film à la cérémonie du 11 juillet où, depuis 95, on enterre les morts de Srebrenica dans le cimetière du génocide. Cette démarche s'inscrit dans le même élan que les trois courts-métrages que nous avons faits avec Jonathan Couzinié, c'est-à-dire des projets lancés avec des scénarios minimaux. Je préférais y aller plutôt que d'attendre l'argent et j'ai pu faire ainsi 3 courts-métrages en peu de temps. Le second a remporté le Grand Prix au Festival de Clermont-Ferrand, ce qui nous a donné une légitimité et ouvert des portes. On a gardé cette logique avec Sylvie. Je lui en suis très reconnaissante parce que si LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS a une singularité, c'est dû à une façon de faire libre et modeste.

Croyez-vous vraiment à la réincarnation ou n'est-ce qu'un bon moteur de fiction ?

Un peu les deux. J'ai envie d'y croire, je préfère imaginer qu'il y a quelque chose à la fin, pour moi et pour les autres, c'est une pensée réconciliant avec l'idée de vivre. Ce que je trouvais intéressant d'essayer dans le film, c'était de partir sur une base de science-fiction puis continuer sur de la fiction, sans la science en quelque sorte !

Il y a une vraie dimension comique avec le côté pieds nickelés ou Dupond-Dupont de vos personnages, qui s'y prennent à chaque fois très mal avec les autochtones. Cette veine comique était volontaire dès l'écriture ?

Oui, et on a même plutôt freiné cette tendance au tournage parce qu'on s'était heurtés entretemps à la Bosnie, et qu'on avait un peu moins envie de rire. Le tournage a quasiment démarré par la cérémonie des enterrements de Srebrenica, ce qui a mis toute l'équipe au diapason. Après, la dimension clownesque est toujours là, Antonia (Buresi) est douée avec ça, elle sait très bien jouer les naïves sans paraître idiote. Adèle (Haenel) aussi possède ce potentiel comique l'air de rien. On a tous ce côté franc du collier, rugueux, frontal... Si ce film avait été un documentaire, je suis persuadée qu'on aurait vécu la même trajectoire dans la façon d'aborder les gens.

Quand vos personnages français débarquent dans un bar ou une casse de voiture, on pourrait croire que c'est du live en prise directe. En fait, ce sont des situations écrites et les Bosniaques sont joués par des acteurs ?

Oui, c'est de la pure fiction à chaque fois. Les deux actrices qui incarnent les « vieilles dames » (Hasija Borić et Vesna Stilinović) m'ont d'ailleurs vraiment aidée à travailler les scènes. L'une est bosniaque, l'autre croate, ce sont deux grandes comédiennes de théâtre, célèbres dans leur pays. Hasija est une sorte de Catherine Deneuve des Balkans, elle se bat inlassablement pour que le théâtre soit source de résilience dans un pays meurtri. Vesna est vraiment aveugle. C'était fort de travailler avec elle.

Le genre fantastique induit a priori des mises en scènes soignées, avec effets spéciaux et lumières très travaillées. Là, c'est une esthétique plus brute, plus âpre. Pouvez-vous évoquer ce parti pris esthétique intéressant et qui fonctionne très bien ?

On cherchait à faire une fiction qui aurait pu être un documentaire. Alors on en a tout simplement adopté et la légèreté et les codes. La légèreté dans le sens d'une toute petite équipe, souple, débarrassée des contraintes trop complexes. Et les codes dans le sens où il fallait que l'on puisse croire que ce film

captait sur le vif des situations imprévues. C'est comme si ce film m'avait obligée à refuser la mise en scène pour chercher plutôt à développer un point de vue. Finalement, ce choix nous a imposé pas mal de contraintes telles que les plans séquences, mais aussi et surtout une ligne directrice très claire. Chaque fois que l'on essayait des choses plus soignées, plus travaillées, le film semblait les rejeter.

Un mot sur Paul Guillaume, le chef opérateur, qui est aussi un personnage discret du film ?

J'ai adoré travailler avec Paul, ça a été dès le début un partenaire précieux. J'avais filmé tous mes courts-métrages moi-même, si bien que l'enjeu de lui confier l'image était aussi et surtout humain. Il fallait que je passe la main d'une certaine façon. Et je ne le regrette pas le moins du monde. On a été proches, complices dans ce geste qui l'obligeait à casser sans cesse une esthétique pour chercher la crédibilité de son personnage. Car Paul est aussi le quatrième personnage de cette histoire, silencieux et invisible mais à qui les autres s'adressent tout au long du film. On a mis en place ensemble une sorte de dogme ou de charte à laquelle on a essayé de se tenir. Je lui suis très reconnaissante de s'être prêté au jeu qui sur le papier ne donnait pas la part belle à l'image. Et pourtant il a su, tout en respectant cette fameuse charte, donner du corps et de la beauté à l'image.



Pendant le déroulement du film, on ne sait pas où on va, on se dit même que la quête du fantôme n'aboutira pas... Or, ce qui est très beau, c'est que vous allez au bout de cette croyance en la réincarnation avec une superbe séquence finale.

Si cette histoire va au bout, c'est parce qu'elle est animée, orchestrée en quelque sorte par un geste d'amour, d'amitié. Le personnage joué par Adèle décide d'offrir cette fin à Joachim. L'amitié est le moteur de cette histoire.

La tirade finale d'Adèle Haenel est magnifique, et bien qu'on commence à pas mal la connaître au cinéma, elle nous surprend encore.

Il y avait dans cette scène un potentiel de pathos, surtout que je voulais la tourner en plan séquence. Adèle était obligée de puiser en elle des sentiments douloureux sur le deuil et je crois que ça l'a pas mal travaillée. Mais je ne l'ai pas lâchée et je l'ai vue se battre pour ne pas se laisser submerger par des émotions bien réelles. C'est ça que je vois dans cette scène et c'est beau.

Avez-vous rencontré en Bosnie des réactions d'incompréhension de la population, similaires à celles montrées dans la fiction ?

Il y a un rigoureux interdit en Bosnie : rire à/de

Srebrenica. La coproductrice bosniaque m'a dit « aujourd'hui dans les Balkans, personne n'est capable d'écrire un truc foutraque sur Srebrenica. Le jour où on en sera là, c'est qu'on sera guéris ». Srebrenica incarne toute la mocheté de cette guerre, comment des voisins ont pu s'auto-éliminer avec une violence que personne ne peut expliquer aujourd'hui. J'ai pu tourner à Srebrenica pendant la cérémonie, avec des autorisations très cadrées, le reste du film est délocalisé dans la banlieue de Sarajevo. Ce film rappelle qu'au cœur de l'Europe, à deux heures d'avion de Paris, existe un pays dont la capitale est musulmane. Culturellement, Sarajevo est européenne, très proche de nous, mais turque aussi, rythmée au son des appels à la prière. C'est une ville où se sont rencontrés l'empire austro-hongrois et l'empire ottoman. J'avais envie d'entendre dans le film la musicalité de ce pays. Le film n'incrimine personne ce qui nous a valu une grande tranquillité de travail. Après, c'est évidemment particulier de travailler en Bosnie-Herzégovine. C'est un pays qui incarne notre échec collectif européen, qui est encore divisé, toujours prêt à implorer, et maintenant s'ajoutent d'autres tensions latentes avec la route des réfugiés et une Europe qui se crispe sur des préoccupations identitaires... L'équipe du film a été traversée par tout ça. On en a beaucoup parlé à la fin

des journées de tournage. Mais le film ne visait pas à agiter ces questions-là et on n'a eu aucun problème.

Pouvez-vous revenir sur les comédiens : comment et pourquoi vous les avez choisis, comment vous avez travaillé avec eux ?

Avec Jonathan (Couzinié), on se connaît depuis le lycée. À La Roche-sur-Yon, on avait formé une sorte de contre-pouvoir à ce qui nous entourait. On était une jeunesse qui se crashait, c'était l'époque de l'effondrement des industries en Vendée et nous, on se disait « un jour on fera plein de choses, des films... ». Il a fait la Comédie de Saint-Etienne sans avoir son Bac, moi j'ai voyagé... On s'est dit « vivons, grandissons, apprenons de la vie »... On a fait nos courts-métrages ensemble. Puis il y a eu ce prix à Clermont-Ferrand, doublé du prix d'interprétation pour lui. On a voulu continuer comme ça ensemble, on a associé Antonia (Buresi) parce qu'elle avait une démarche théâtrale au sens noble du terme, c'est-à-dire orientée vers la recherche. On a appris tous les trois les uns avec les autres.

Et Adèle Haenel ?

Pour LES HÉROS, c'est Sylvie (Pialat) qui a eu l'intuition la première qu'Adèle devait porter ce film. Je trouvais ce choix très évident aussi. Adèle a lu

le scénario, elle s'est sentie tout de suite concernée et de là, on est partis très vite sur le film. Puis les financements n'ont pas suivi, on allait tourner avec presque rien. Je lui ai alors demandé si c'était toujours ok pour elle. Elle m'a répondu direct qu'elle s'en foutait du fric et elle a tenu cette ligne jusqu'au bout.

Au vu de tout ce que vous dites, il paraît clair que tous les gens impliqués dans ce projet s'y sont investis pour sa substance et pas pour l'argent.

Oui, on a pu faire ce film parce que tout le monde s'y est engagé. Toutes les difficultés nous ont soudés et personne n'a quitté le navire. Cela m'a rendue indestructible parce que j'ai compris qu'on pouvait toujours faire un film. On n'a pas hésité à y aller et à démarrer ce tournage en dehors du système. On a fait là une belle rencontre de cinéma et de vie. C'est l'histoire que raconte le film qui a permis au film de se faire contre vents et marées. Et l'envie de vivre une expérience, de vivre un film.

AUDE LÉA RAPIN

FILMOGRAPHIE

2019 LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS

2016 QUE VIVE L'EMPEREUR (court-métrage)

Prix d'interprétation pour Jonathan COUZINIÉ au Festival de Cabourg, au Festival de Pantin Côté Court et au Festival Paris Courts Devant

Prix d'interprétation pour Antonia BURESI au Festival de Cabourg

Bayard du Meilleur Court-Métrage au FIFF de Namur

Prix du court métrage SACD Beaumarchais

Prix du Jury, Festival de Pantin Côté Court

2015 TON CŒUR AU HASARD (court-métrage)

Grand Prix National, Mention Spéciale du Jury pour Jonathan COUZINIÉ

Prix ADAMI d'interprétation féminine pour Julie CHEVALLIER au Festival de Clermont Ferrand

Prix Ciné + aux Rencontres Internationales du Moyen Métrage de Brive

Prix Spécial du Jury, Festival de Namur

Prix du Jury et Prix du public au Kinemastik International Short Film Festival (Malte)

2014 LA MÉTÉO DES PLAGES (court-métrage)

2013 ENCLAVE (documentaire)

2010 NINO'S PLACE (documentaire)

Prix OMTC du Grand Reportage au Festival International des Droits Humains de Genève



ADÈLE HAENEL

- 2019** LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS d'Aude Léa RAPIN
PORTRAIT DE LA JEUNE FILLE EN FEU de Céline SCIAMMA
LE DAIM de Quentin DUPIEUX
- 2018** EN LIBERTÉ ! de Pierre SALVADORI
UN PEUPLE ET SON ROI de Pierre SCHOELLER
- 2017** 120 BATTEMENTS PAR MINUTE de Robin CAMPILLO
ORPHELIN de Arnaud DES PALLIÈRES
- 2016** LA FILLE INCONNUE de Luc et Jean-Pierre DARDENNE
LES OGRES de Léa FEHNER
- 2014** LES COMBATTANTS de Thomas CAILLEY
L'HOMME QUE L'ON AIMAIT TROP de André TÉCHINÉ
- 2013** SUZANNE de Katell QUILLÉVÉRE
- 2012** ALYAH de Elie WAJEMAN
TROIS MONDES de Catherine CORSINI
- 2011** APRÈS LE SUD de Jean-Jacques JAUFFRET
L'APOLLONIDE de Bertrand BONELLO
EN VILLE de Valérie MREJEN
- 2007** NAISSANCE DES PIEUVRES de Céline SCIAMMA
- 2002** LES DIABLES de Christophe RUGGIA

JONATHAN COUZINIÉ

- 2019** LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS (comédien et scénariste) d'Aude LÉA RAPIN
BENEDETTA de Paul VERHOEVEN
REVENIR de Jessica PALUD
IL ÉTAIT UNE SECONDE FOIS de Guillaume NICLOUX (série TV)
- 2018** ULYSSE ET MONA de Sébastien BETBEDER
LES CONFINS DU MONDE de Guillaume NICLOUX
LES JOUEURS de Marie MONGE
VOLONTAIRE d'Hélène FILLIÈRES
PROCHES de Laurent MAUVIGNIER (court-métrage)
TRAVELERS de Gabrielle CULAND (court-métrage)
- 2017** CÔTÉ CŒUR d'Héloïse PELLOQUET (court-métrage)
GUEULE D'ISÈRE d'Esther MYSIUS et Camille ROUAUD (court-métrage)
MARLON de Jessica PALUD (court-métrage)
- 2016** QUE VIVE L'EMPEREUR d'Aude Léa RAPIN
(court-métrage / comédien et scénariste)
- 2015** SALINGER EST MORT de Benjamin SERERO (court-métrage)
TON CŒUR AU HASARD d'Aude Léa RAPIN
(court-métrage / comédien et scénariste)
- 2014** LA MÉTÉO DES PLAGES d'Aude Léa RAPIN (court-métrage)
- 2012** CHIEN DE GUERRE de Fabrice CAZENEUVE (TV)

ANTONIA BURESI

- 2019** LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS d'Aude Léa RAPIN
2017 C'EST ÇA L'AMOUR de Claire BURGER
UN PEUPLE ET SON ROI de Pierre SCHOELLER
EN LIBERTÉ ! de Pierre SALVADORI
2016 QUE VIVE L'EMPEREUR d'Aude Léa RAPIN (court-métrage)
2015 PLANETARIUM de Rebecca ZLOTOWSKI
2014 LA BELLE SAISON de Catherine CORSINI
2011 L'APOLLONIDE, SOUVENIRS DE LA MAISON CLOSE
de Bertrand BONELLO

LISTE ARTISTIQUE

Alice	Adèle Haenel
Joachim	Jonathan Couzinié
Virginie	Antonia Buresi
Hajra	Hasija Borić
Ana Tadic	Vesna Stilinović

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Aude Léa Rapin
Scénario	Aude Léa Rapin, avec la collaboration de Jonathan Couzinié
Image	Paul Guillaume
Son	Olivier Dô-Hùu, Fanny Weinzaepflen
Montage image	Juliette Alexandre
Montage son	Fanny Martin
Décors	Henriette Desjonquères
Casting	Timka Grin
Direction de production	Claire Trinquet
Produit par	Sylvie Pialat, Benoît Quainon
Une production	Les films du Worso
En coproduction avec	Radar Films, Scope Pictures, SCCA/pro.ba
Avec la participation de	Ciné +
En association avec	Cinécap 2, Cinéventure 4, ARTE/Cofinova 15
Distribution France et Ventes internationales	Le Pacte



Les films de
WORSO

RADAR
FILMS

SCOPE



CINE+

arte

CINEVENTURE

CINÉCAP

Le Pacte